

Je m'appelle Cole et je viens de sauver le monde.

Bon sang, c'est fou comme dire cette phrase à voix haute vous la rend soudain plus réelle. Et ça a beau être arrivé ce matin, il me semble que ça fait une éternité. Peut-être parce que ce qui est survenu depuis me terrorise bien plus que tout ce que j'ai fait pour en arriver là.

Je ne pensais pas à l'après quand j'ai arrêté les Onze. Le plan s'est déroulé sans accroc et ils ont réagi exactement comme prévu. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur tandis que je récitais mon script répété à l'avance pour mettre fin à leur régime d'oppression vieux de deux siècles. Ils sont tombés du haut de leur arbre comme des fruits mûrs et je n'ai plus eu qu'à les cueillir. Un vrai jeu d'enfant.

Mais une fois le script terminé, la réalité a repris ses droits. Et même dans mes pires cauchemars – et les Gaëls savent combien j'en ai eu ce dernier mois – je n'aurais jamais imaginé que la réalité se révélerait être une salope d'un tel calibre.

C'était censé être simple, pourtant. Je déposais les tenants de l'ancien régime en révélant publiquement leurs forfaits, je remettais le pouvoir que j'avais temporairement obtenu aux nouvelles instances légitimes de Gaëlia puis je reprenais ma vie normale. Un enchaînement simple et sans faille qui planta lamentablement à l'étape trois, lorsque je commis l'erreur de me présenter en toute innocence devant l'assemblée planétaire pour recevoir des félicitations officielles.

Vous savez tous ce qui s'est passé à ce moment-là. Vous l'avez tous vu. Vous avez tous rougi de plaisir à ma place devant votre écran en découvrant quel « honneur » ces cent quarante-six malades mentaux avaient décidé de me remettre à l'unanimité. Et vous vous êtes senti fier pour moi. Vous avez peut-être trouvé cela parfaitement juste. Vous avez peut-être même pensé – les Six m'en préservent – que je le *méritais*.

Cela s'est passé il y a moins de deux heures. Je n'ai pas visionné la scène depuis – en fait, je me suis promis de ne jamais le faire car il est hors de question que je vive deux fois un moment aussi désagréable dans ma vie – mais j'imagine que j'arborais un petit sourire crispé après avoir écarquillé mes yeux de surprise, puis que je suis resté immobile en écoutant les

propos insensés déclamés par un parlementaire dont je n'ai pas retenu l'âge. J'étais trop occupé à résister à la crise de panique qui me liquéfiait le fondement devant six cents millions de téléspectateurs, voyez-vous. Heureusement que le tremblement de mes jambes était caché par le pupitre et que je pouvais m'appuyer sur celui-ci pour ne pas m'effondrer sur place.

Ce à quoi vous avez assisté n'était pas la remise d'une récompense méritée au héros qui a mis fin sans l'aide de personne à cent soixante-dix ans de mensonges et d'emprisonnement généralisé. C'était une trahison. Un piège méticuleusement préparé pour que je ne sois pas en mesure de refuser le poste qu'on m'offrait. Car comment dire non, en effet, à une telle offre avec les trois-quarts de la population mondiale comme témoins ?

Après mon coup d'éclat, j'avais pourtant déclaré sans détours que je ne désirais *pas* conserver le pouvoir. Tout naturellement, les parlementaires se sont donc dit que la meilleure façon de respecter mon vœu serait de faire de moi le dirigeant suprême de Gaëlia, sans condition de durée, en contradiction totale avec un nombre ahurissant d'articles de la Constitution que je venais à peine de remettre sur pied. Et tandis que je préparais mentalement une phrase suffisamment polie pour la postérité pour lui dire de se foutre son « honneur » au cul, ce même parlementaire m'a bien fait comprendre que leur amendement avait été rédigé, mis aux voix et accepté à l'unanimité en moins d'une heure, et qu'il était inutile de refuser puisque mon identifiant génétique personnel était désormais irrémédiablement associé à nos textes fondateurs.

J'ai réagi, je crois, de la manière la plus socialement acceptable. J'ai élargi mon sourire factice, j'ai remercié l'assemblée aussi chaudement que possible après lui avoir fait part de mon authentique surprise, puis j'ai demandé à quitter l'hémicycle pour... je ne sais plus ce que c'était, mais c'était sûrement une très bonne raison parfaitement valable et parfaitement fausse. Aller soulager mes sphincters, peut-être. Ou me recueillir devant les portraits des six fondateurs de notre colonie afin de mesurer l'honneur qui m'était fait. Oui, plutôt quelque chose comme ça.

Évidemment, vous savez maintenant ce qui s'est passé en réalité. J'ai emprunté dignement l'escalier menant à l'antichambre où se trouvaient les portraits des Gaëls, couru à toutes jambes une fois hors de portée des caméras et fui ce lieu de perdition en me promettant de ne jamais y revenir.

Il y en aura pour dire que je suis fou. Que je suis un imbécile, ou un lâche. Que l'occasion d'exercer le pouvoir qui m'a été offerte aujourd'hui est l'opportunité de toute une vie et ne se représentera pas. Honnêtement, je n'en suis pas si sûr. Il n'y a qu'à voir le surnom qu'ils m'ont scandé à la figure à peine débarqué dans l'hémicycle. « Libérateur » ! Peuh, si je réapparaissais maintenant, ils me proposeraient le poste une deuxième fois sans hésiter. Ils n'auraient même pas besoin de le faire, en fait, puisque je dispose du droit constitutionnel de l'exercer. Si je réapparaissais dans dix ans, son occupant du moment serait plus qu'honoré d'être remplacé par mon auguste personne.

Salopards de comploteurs à la con. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Ce n'était pas *censé* se passer comme ça. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir à ce qui m'arriverait après la chute des Onze, voyez-vous. J'étais un petit peu trop occupé à mener ma mission en essayant de ne pas me faire tuer. J'étais censé les débarquer, ressortir libre, et alors j'aurais pu...

Ouais, il vaut mieux aussi que j'arrête de penser à *elle*, sinon je sens que je vais me remettre à pleurer.

Bande de fertilisés de mes deux. Peut-être moins dangereux mais tout aussi machiavéliques et implacables que leurs prédécesseurs, ces sacs à semence. Car ce n'est pas moi le fou dans cette histoire. Ce sont eux. Ils ont voulu me laisser le pouvoir sans me demander mon avis, parce qu'après ce que j'avais fait, cela leur semblait naturel, évident. Une juste récompense compte tenu que sans moi tout le monde serait encore enterré à l'heure qu'il est, ignorant de la réalité des choses et en particulier du cabinet fantôme qui œuvrait dans l'ombre pour entretenir cette ignorance.

Mais soyons sérieux une minute. Leur décision a été dictée par l'euphorie du moment, voilà tout. La vérité, c'est que je suis beaucoup trop jeune pour occuper une fonction pareille.

Est-ce que vous trouvez normal de confier sans conditions le destin d'une planète entière à un type de vingt ans à peine ? Alors d'accord, on l'a fait pour quelqu'un d'encore plus jeune par le passé. Mais comme il n'y a que moi qui sache ça, en ce qui me concerne, allez tous vous faire foutre. Les grandes personnes peuvent s'occuper sans moi des retombées de mon exploit du matin ; elles sauront trouver d'elles-mêmes les bonnes mesures qui s'imposent, je n'en doute pas une seconde.

Cela fait plus d'une heure que j'ai disparu. Ils doivent sûrement se demander où je suis, maintenant. Ils sont peut-être même partis à ma recherche. Si c'est le cas, je leur souhaite bien du plaisir. Mon traceur est désactivé et la zone où je me trouve n'est visible sur aucune carte. Les verrous des portes qui conduisent ici ne réagissent qu'à mon marqueur identitaire, je m'en suis assuré. Ce même marqueur désormais inscrit dans notre constitution, avec les risques que ça représente si jamais j'avais eu de mauvaises intentions. Foutus cinglés inconscients.

J'ai besoin de temps pour faire ce que je dois faire à présent. De temps et surtout de *tranquillité*. J'ai besoin de confier comment il se fait que depuis environ six heures, toute la planète soit euphorique, hystérique même. Toute la planète sauf moi.

Je me trouve debout dans cette salle en train de dicter ces mots et vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est agréable de faire enfin quelque chose que j'ai décidé moi-même. De ne pas être en train de suivre un script, un programme, ou d'obéir aveuglément à quelqu'un d'autre. Car c'est exactement ce que j'ai fait ce matin dans le conclave des Onze. J'ai *obéi* à quelqu'un d'autre. J'ai respecté ses directives. En aucun cas je n'ai désiré jouer au héros par moi-même : c'est quelque chose qui m'a été imposé contre mon gré. Cela, je ne pouvais pas le dire devant les parlementaires, évidemment. Ils ne m'auraient pas cru. Maintenant que j'y repense, ils ne m'ont même pas laissé en placer une, alors me *croire*, pensez donc.

Mon acte de courage n'en fut pas un. On m'a métaphoriquement mis le couteau sous la gorge pour que je l'accomplisse. Tout ce qui s'est passé ce matin jusqu'à mon entrée dans l'hémicycle fut la conclusion d'une opération conçue, minutée et organisée par quelqu'un de bien plus intelligent et méritant que moi. Quelqu'un qui ne peut pas recevoir les honneurs

publics, hélas, mais qui a usé d'un plan compliqué et tordu – un *autre* plan compliqué et tordu, devrais-je dire – pour que je joue son rôle à sa place.

La vérité, c'est que je ne suis qu'un passeur dans cette histoire. Un banal instrument. Et un instrument médiocre, encore. Et si je suis ici à bavasser dans ce bureau paumé en bordure d'un désert au lieu de siéger en grande pompe dans le fauteuil suprême, c'est pour soulager ma conscience. Pour que, en découvrant la chaîne d'événements qui a conduit à cette journée historique, vous réalisiez que n'importe qui à ma place aurait réussi la même chose. Je dis bien *n'importe qui*. Et que je ne mérite en aucun cas l'honneur que j'ai reçu aujourd'hui.

Et s'il y a bien une chose qui vous le démontrera de manière éclatante, c'est le premier acte de cette histoire, qui commence lorsque j'ai froidement lâché la fille que j'aimais dans un précipice d'un kilomètre de haut.